2.F.6.
2
16

APPEL
AU
BON SENS.

APPEL
AU
BON SENS.

Par M. *L. D.*

À LONDRES.

M.DCC.LXXVII.

CMC
MVSEVM
BRITANNICVM

APPEL
AU
BON SENS.

CITOYENS, de tout Rang, de toutes Sectes, de toutes Nations, un homme dont l'affection n'eſt point reſſerrée dans les bornes d'un ſeul empire, s'empreſſe à vous donner un avis de la plus grande importance. Votre bonheur préſent & à venir dépend de l'effet que fera ſur

vous ce que je vais vous dire. Liſez-le donc avec la derniere attention, c'eſt la cauſe de chaque individu, elle ne doit être négligée par aucun de vous ; mais je ſuis fâché de le dire, vous ne prenez pas aſſez de ſoin de diſtinguer vos amis d'avec vos ennemis, & vous ne faites point aſſez de cas des avis que l'on vous donne.

Si l'on venoit dire à quelqu'un de vous, qu'un traître, reçu dans ſa maiſon, & y jouiſſant de tous les avantages de l'hoſpitalité, cherche cependant à la miner & à la détruire, vous auriez d'abord peine à le croire ; & ſi vous trouviez que cela fût véritable, vous concevriez la

plus

plus vive horreur contre l'attentat d'un tel monſtre, & vous le chaſſeriez ſur le champ de chez vous. C'eſt pourtant ce que ſont tous les jours au milieu de vous un petit nombre de perſonnes, qui uſurpent le titre ſpécieux de Philoſophes, afin de mieux vous ſurprendre. Je vais lever le voile qui couvre leur hypocriſie, & vous faire voir le danger que vous courez à les écouter.

On a toujours entendu par Philoſophe, un homme vertueux & éclairé, qui ne ſonge qu'à communiquer aux autres ſa ſageſſe & ſes lumières; ami de l'ordre civil, ſoigneux de l'entretenir, & de ne jamais écrire,

dire ou faire rien qui puiſſe le troubler. Tels étoient Pythagoras, Socrate & Platon ; tels étoient quelques-uns de ces Empereurs Romains qui ont honoré le trône & l'humanité, les Antonins, les Marc Aurèle ; tels étoient preſque de nos jours, les Deſcartes, les Leibnitz, les Newton ; mais tels ne ſont certainement point ces écrivains dont les ouvrages, d'autant plus dangereux qu'ils ſont ingénieux & agréables, ne tendent qu'à ſapper en ruines les fondemens de la Religion, ce boulevart important de la morale : rempart ſûr de la Société contre les entrepriſes des paſſions & de la licence.

J'ai

J'ai peine à croire que nous ſoyons toujours aſſez fous, aſſez ſtupides pour ne pas nous appercevoir de la malice de ces ennemis du Genre-Humain, & de la confuſion horrible où le jetteroit ſa crédulité pour eux. Car, ſous quelque point de vue que nous conſidérions leur entrepriſe, qu'y a-t'il de plus propre à nous allarmer que les progrès rapides qu'ils y font tous les jours ? Un moment de réflexion ſuffit pour nous en convaincre. L'autorité des hommes a bien pu faire des Loix pour établir l'ordre dans la Société, mais ces Loix n'ont d'empire que ſur les crimes extérieurs, & ſur les attentats publics. Elle a pû décerner des ſupplices pour effrayer

les méchans, mais quand le méchant ſe croit aſſuré de l'impunité, qui ſera capable de l'arrêter ?

La Religion, au contraire, ſupplée à tout ce que les lumières bornées des hommes ne peuvent ni prévoir ni prévenir. Les Loix ne puniſſent pas la médiſance, l'envie, l'ingratitude, l'avarice, & mille autres vices qui ſont ſouvent la ſource & le mobile des déſordres les plus affligeans & des actions les plus noires. L'orgeuil, la perfidie, les cabales triomphent tous les jours de la modeſtie & de l'innocence, & le bras ſéculier n'a point établi de ſupplices contre ces genres de dépravation ; que deviendroient donc les mortels

ſi

ſi la Religion, à qui il appartient de parler vivement à l'eſprit & au cœur, ne faiſoit entendre ſon langage ; ſi elle n'annonçoit des récompenſes au juſte & ne faiſoit trembler le méchant par la crainte des châtimens ?

En effet, ôtez du monde les craintes ſalutaires de la Religion, & vous verrez éclore plus de crimes qu'on n'en vit jamais parmi ces peuples déteſtés par leur barbarie. Otez la Religion, & vous verrez l'ingrat abuſer de l'humeur facile de ſes bienfaiteurs, tirer d'eux les ſervices qu'ils pourront lui rendre, & payer enſuite leur généroſité par les procédés les plus révoltans. Vous verrez le médiſant déchirer ſon meil-

leur ami pour rendre la converſation plus piquante ; vous verrez l'envieux ſe livrer ſans réſerve à la paſſion qui le ronge ; l'ambitieux fouler aux pieds les conſidérations les plus ſacrées. L'adultere ne ſera plus qu'un jeu, la ſéduction de l'innocence un ſujet de triomphe ; la licence qui regne dans les diſcours & les écrits de quelques-uns, paſſera dans les actions de tous, & malheur à ceux qui n'ayant point oppoſé de bonne heure une digue au torrent de l'irreligion ſe trouveront enveloppés dans le ravage qu'elle fera alors dans la Société.

Vous me direz peut-être que la Religion, malgré ſes anathêmes, n'a pas

pas toujours le pouvoir de prévenir les excès que je viens d'énoncer ; ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on ne s'en rend coupable que lorſqu'on a eu le malheur de s'endurcir contre ſa voix, que ces crimes ſeroient plus communs ſi le frein de la Religion ne contribuoit à en arrêter les progrès, & qu'il n'y a que ceux qui ont entiérement ſecoué ſon joug, qui ſoient capables de s'y abandonner ſans remords.

Que ſeroit-ce, en effet, ſi ces faux Philoſophes réuſſiſſoient à communiquer à tous les hommes leur eſprit d'indépendance ? Car ne vous imaginez pas qu'ils ſongent à ſubſtituer un autre culte à celui qu'ils cherchent

chent à détruire ; vous leur feriez trop d'honneur de leur attribuer une conduite auſſi conſéquente ; leur intention eſt de démolir, ils ne ſongent nullement à élever. Mais quelle fureur, direz-vous, quelle extravagance ! que gagneront-ils à voir réuſſir leurs deſſeins ? Voici l'explication de cette conduite incompréhenſible dans quelques hommes. Chacun a ſes paſſions & veut les ſatisfaire ; lorſqu'elles ſont portées au point qui les rend criminelles envers la Religion, cette loi céleſte devient un joug inſupportable pour eux, ils cherchent alors à s'y ſouſtraire ; ils ferment les yeux pour ne pas voir cette lumiere qui les étonne & les éblouit ; ils s'etourdiſſent

diſſent ſur des raiſons qui les pourroient convaincre de leur abſurdité, s'ils y faiſoient attention, & arrivent preſque au point de ſe croire perſuadés d'avoir réuſſi à ſe dégager de ce qu'ils appellent entraves de la raiſon, préjugés, foibleſſe de l'eſprit humain. Afin de s'affermir d'avantage dans cette penſée, ils croyent néceſſaire de fortifier leur parti par le plus grand nombre poſſible ; ils n'épargnent aucun ſoin, aucune peine pour arriver à ce but ; vous ne pouvez pas imaginer juſqu'où va la paſſion d'un écrivain qui a réſolu de ſe faire un nom ; s'il faut pour cela renoncer à toute autre conſidération, rien ne lui coûte. Celui qui annonce des opinions nouvelles en appa-

apparence, ou qui combat celles qui ſont généralement reçues, ſe flatte de paſſer pour un homme au-deſſus du vulgaire ; & tel auteur, qui ne peut ſe diſtinguer par ſa ſageſſe ou par ſon génie, aime mieux étonner les eſprits foibles par des opinions extraordinaires, que de reſter dans la claſſe des eſprits modérés, peu ſenſibles à cette vaine gloire.

J'ai de très-bonnes raiſons pour vous parler ainſi, perſonne n'eſt mieux inſtruit que moi des deſſeins de ces ennemis de la ſociété, de leurs complots, de leur haine, tantôt ſecrette, tantôt ouverte, contre la Religion. J'ai voulu les connoître de près ; je les ai étudiés dans leurs

leurs actions, dans leurs converſations; j'ai pénétré leurs motifs, leurs intentions. Je n'ai vu que petiteſſe dans la ſublimité apparente de leur manière de penſer. J'ai vu qu'ils n'étoient forts que de nôtre foibleſſe; l'acharnement & l'emportement avec lequel ils ſe déchaînent dans leurs diſcours & leurs écrits, trahit ſans ceſſe leur cauſe; ils ſont outrés de dépit de voir les plus grands hommes reſpecter la Religion; ils ſont confondus par la honte de ſe voir contraints, pour ſervir leurs inclinations, de combattre un culte dont la doctrine les condamne.

Je demandois un jour à l'un d'eux, ſi, ſuppoſant que la Religion Chrétienne

tienne fût de l'invention des hommes, il ne la croyoit pas le ſyſtême le mieux raiſonné qu'il y eût pour le bonheur du Genre-Humain? Il ne put pas ſe diſpenſer de me l'accorder; je continuai à lui demander s'il avoit un meilleur ſyſtême à y ſubſtituer, en cas que ſes efforts, combinés avec ceux des autres champions de l'irreligion, vinſſent à réuſſir; non, me répondit-il, mais cet édifice venant à manquer, les hommes naturellement portés à ſe faire un culte, en érigeront bientôt un autre.. " Eh! lui dis-je, impru-
" dent que vous êtes, pourquoi donc
" prendre tant de ſoin pour abattre
" un édifice que vous croyez utile
" & ſolide, afin de nous donner la
" peine

" peine d'en élever un autre dont
" vous ignorez quels ſeront les a-
" vantages? & d'ailleurs où nous
" logerez-vous dans l'intervalle?
" qui nous défendra contre les in-
" jures de l'envie, de l'ingratitude
" & de toute cette cohorte de vices
" qui ne tombent point ſous la
" connoiſſance des loix, & contre
" qui la Religion ſeule peut offrir
" quelque ſecours." Je vis que mon zélé déiſte ne goûtoit pas cette apoſtrophe, mais il n'eut rien à répondre à mon objection.

Il en eſt un qui n'eſt jamais d'accord avec lui-même, inconſéquent dans ſa conduite autant que dans ſes écrits, qui par les apparences d'une

d'une morale ſévère & d'une vie cynique, autant que par des écrits remplis de chaleur, d'éloquence & de génie, a trouvé le moyen de remuer fortement les ames foibles & ſenſibles. Il a attaqué de la maniere la plus étrange le gouvernement & la religion du pays où il vivoit, dans un livre, où entre autres choſes il établiſſoit pour principe : " que quiconque écrit contre la re- " ligion & les loix ſous la protection " deſquelles il vit, eſt digne de " mort." Il a avancé des paradoxes qui ne ſurprennent plus, depuis que l'on s'eſt apperçu que lui même en eſt un des plus grands. Il a fait des paralleles indécens entre le fondateur de la Religion Chrétienne & le chef

de

de la ſecte académique. Mais où l'a enfin conduit ſa fauſſe philoſophie ? à lui faire allumer le flambeau de la diſcorde parmi ſes concitoyens, bien éloigné en cela de ſuivre l'exemple de Socrate, lorſque ce philoſophe avoit le plus grand ſujet de ſe plaindre de ſa patrie. Pour venger l'inſulte faite à ſes ouvrages, le Philoſophe moderne a mis ſa patrie à deux doigts de ſa ruine ; Socrate, au contraire, ne voulut pas même accepter l'offre que ſes amis lui faiſoient de s'évader de ſa priſon pour éviter la mort, " afin, diſoit-il, de " ne pas donner l'exemple de la " déſobéiſſance aux loix." Celui-ci a néanmoins trouvé des amis qui l'ont plaint, des protecteurs qui l'ont accueilli

accueilli dans ſes diſgraces, mais la philoſophie dont il ſe pare, n'a pas empêché qu'il n'ait invectivé contre ſon bienfaiteur le plus déclaré, dans le tems qu'il avoit la généroſité de lui procurer une penſion d'un grand Roi, & il a fini par ſe ſauver clandeſtinement de la maiſon d'un ami qui l'avoit reçu de la maniere la plus cordiale, quoiqu'il n'eût pas le moindre ſujet de ſe plaindre de lui.

Un autre, que ſes talens brillans & extraordinaires ont placé à la tête de la Littérature, en a abuſé de la maniere la plus inexcuſable, pour faire à la ſociété tout le mal qu'un individu puiſſe lui cauſer. Son acharnement contre la Religion ſemble

ſemble prendre de nouvelles forces à meſure que ſon corps & ſon jugement s'affoibliſſent. Poſſédant le ſtyle le plus agréable avec le talent trop efficace de donner un tour ridicule aux choſes les plus ſérieuſes & les plus ſacrées, il eſt entré en lice; il a fait revivre les argumens de Porphire, de Celſe, de Julien l'Apoſtat, & avec une fureur encore plus grande que celle de ces trois célèbres ennemis de la Religion, il a juré hautement de dévouer tout ce qui lui reſte de tems & d'eſprit à la deſtruction d'un ſyſtême tellement propre à faire le bonheur de l'humanité. Ses écrits, d'autant plus pernicieux qu'ils ſont pleins de ſel & d'agrémens, renferment le poiſon

le

le plus dangereux qui puiſſe couler dans le cœur des hommes. Un eſprit de déiſme & de libertinage eſt le réſultat de tout ce qu'il avance ; enfin un peuple gouverné par ſes maximes ne pourroit jamais ſe flatter de former un état tranquille & durable. Jamais la Religion n'a eu d'adverſaire plus à craindre, parce que jamais homme ne l'a attaquée avec plus de conſtance, d'eſprit & de ſubtilité. Tous ceux qui le liſent (ſes partiſans mêmes) trouvent cependant qu'il porte le déchaînement juſqu'à ſe rendre lui-même ridicule, & ne peuvent comprendre quel intérêt ſi puiſſant le porte à tenter de renverſer un établiſſement qui ne ſert qu'à rendre les hommes meil-

meilleurs. Afin de donner une idée de l'ardeur qu'il reſſent pour l'accompliſſement de ſes deſſeins, je rapporterai quelques traits qui le caractériſent. Un de ſes amis, allant rendre viſite à un grand Prince de l'Allemagne, paſſa par le lieu qu'habite notre antagoniſte; celui-ci lui épancha ſon cœur, lui diſant les larmes aux yeux: " Il faut que je vous " avoue ma douleur; j'avois autre- " fois compté ſur le Prince que vous " allez voir, pour la deſtruction de " la Religion Chrétienne, mais de- " puis qu'il eſt monté ſur le Trône, " il s'eſt livré tellement à la poli- " tique, qu'il en néglige tout à fait " la bonne cauſe." Un autre m'a dit qu'un jour, après diner, il fit

entrer ſes domeſtiques tour-à-tour, leur demanda l'un après l'autre, s'ils étoient chrétiens, & donnant un verre de vin à ceux qui nioient qu'ils le fuſſent, il menaça de chaſſer le ſeul qui montra quelque difficulté à ſeconder ſon animoſité.* Il y a dans ce procédé quelque choſe de ſi indigne d'un ſage, que dis-je! de ſi ſcandaleux & de ſi effréné, que tout porté que fût ſon convive à goûter

* Un journaliſte a cru pouvoir invalider ces temoignages en les traitant d'Anecdotes controuvées ; mais comment a-t'il oſé, ſans preuves, avancer une aſſertion auſſi temeraire? Ces Anecdotes ſont rapportées preciſement dans les mêmes termes que je les ai entendu reciter aux perſonnes qui y avoient eû la premiere part.

ſes opinions, il ne put s'empêcher d'en être extrêmement choqué. Cependant, voilà les oracles que conſultent les eſprits forts du ſiécle; c'eſt chez eux qu'ils puiſent ces objections tant de fois réfutées, avec leſquelles ils vont enſuite pervertir l'eſprit de quelques femmelettes qu'ils cherchent à ſeduire.

Il m'eſt en effet ſouvent arrivé de trouver une demi-douzaine de jeunes étourdis s'entretenir ſur les matieres les plus abſtraites de Métaphyſique & de Théologie, en ſe rappellant, tant bien que mal, les pitoyables argumens que leur avoit fourni quelque brochure de cet inconſidéré vieillard, qui ſemble avoir hâte de

les entaſſer ſans nombre l'une ſur l'autre, avant que la mort vienne mettre des bornes à ſes outrages; enfin je n'aurois jamais fait, ſi je voulois vous détailler toutes les indécences que ſa haine contre la Religion lui fait commettre tous les jours. Mais n'eſt-il pas honteux que tant de perſonnes ſenſées puiſſent être entraînées par un bon mot à renoncer au plus grand avantage dont les hommes puiſſent jouir? Seroit-il poſſible que tant de génies du premier ordre, qui ont ſoutenu la Religion, fuſſent mis dans un côté de la balance, & que l'auteur de quelques drames & de quelques contes agréables fît ſeul pencher la balance de l'autre côté? Mais non, faiſons

faiſons bonne contenance, nous avons la meilleure partie des grands-hommes de l'Europe pour nous. Sans remonter juſqu'aux premiers ſiécles, ni vous remettre devant les yeux les noms reſpectables des fondateurs & des défenſeurs de la Religion Chrétienne dans ces tems-là, jettez les yeux ſur les génies illuſtres qui ont brillé depuis un ſiécle ; vous les verrez non ſeulement honorer cette Religion, mais encore travailler à la défendre. Les Newton, les Leibnitz, bien au-deſſus des demi-ſavans contre leſquels je voudrois vous mettre en garde, ont employé leur plume en ſa faveur. Locke, cet eſprit tranſcendant & juſte, a commenté quelques

parties du livre où elle eſt enſeignée ; Bayle, Paſcal, Boſſuet, Fenelon, Corneille, Racine, (dont la réputation & les écrits effacent tellement ceux qui vous ſéduiſent) ont crû illuſtrer leurs talens en les faiſant ſervir à la défenſe de la Religion.

Une objection mille fois rebattue par ces Meſſieurs, eſt la quantité d'abus repandus dans la Religion. Il eſt vrai, il faut convenir qu'il y a de grands abus, mais de tems en tems il s'élève des réformateurs qui les corrigent ; d'ailleurs, parce qu'un malade aura beſoin de l'aide du Médecin pour purger ſes humeurs, faudra-t'il qu'un fripon d'Apothicaire,

ou

ou un charlatan, vienne, bongré magré, lui faire avaler une livre de pilules mêlees de poiſon, & le faſſe crever en dépit de la médecine ? Que diroit un de vous, ſi un Chirurgien propoſoit de lui couper le bras, pour le guérir d'une égratignure au doigt ?

Pour moi, je l'avoue, ſi ces cancers de la Société continuent à faire leurs progrès mortels parmi nous, je vois tout à craindre du dèréglement que doit néceſſairement introduire l'indifférence tant préchée pour la Religion. Car vous verrez que cet opiniâtre champion & ſes ſatellites n'auront jamais de repos, qu'ils n'aient aſſuré notre ruine. Il

a déjà ſéduit tous ceux dont les mœurs leur font ſouhaiter que tout ce qu'il dit ſoit vrai, ce qui fait une partie bien conſidérable du monde chrétien. Il écrit dans une langue univerſellement ſçue, & met ſes écrits à la portée de tout le monde. On ſe fait honneur de l'avoir lu, de ſavoir répéter ſes railleries ; il n'y a eſprit ſi mince qui ne croye l'entendre, & ne veuille briller du faux éclat qu'il emprunte de ſes livres pernicieux. On parle ſon langage aux tables, dans les aſſemblées, devant les enfans, les domeſtiques ; le venin ſe répand par tout ; la maſſe générale devient infectée, & la guerre, la peſte, la famine n'ont jamais tant fait de mal à la Société que la plume

de

de ce pernicieux écrivain en a cauſé & cauſe encor tous les jours.

Cependant, qui ne ſeroit révolté de l'impudence d'un homme qui oſe donner un ridicule à ce que ſes maîtres ont admis & reſpecté depuis tant de ſiécles ? Je conviens que le peuple en général reçoit les opinions qui lui ſont enſeignées, ſans les examiner ; mais les grands noms que j'ai déjà rapportés, ne ſont-ils pas une ſanction ſuffiſante contre la réputation de ce petit nombre de faux eſprits qui vous étonne avec ſi peu de raiſon. Tant de vrais Sages de toutes nations, tant de profonds Mathématiciens, de grands Géomètres, de Poëtes ſublimes qui ont

entrepris la défenſe de la Religion Chrétienne, ne ſont-ils pas d'aſſez grand poids pour contre-balancer dans votre eſprit le faux éclat d'un Poëte, ou d'un agréable Proſateur? ah! il a raiſon de vous inſulter, car il n'y a jamais eu d'exemple d'une déférence auſſi ſervile que celle que lui rend ce ſiécle: & Mahomet, Ali, Oſman à la tête de leurs puiſſantes armées, n'ont jamais eu des ſuccès auſſi rapides pour établir leur Religion, que notre antagoniſte en a tous les jours dans ſon projet de détruire la nôtre. Il nous preſſe ſans ceſſe de renoncer à cette doctrine, dont les effets ſont ſi ſalutaires à l'ordre civil; en vérité, il faut qu'il ait bien mauvaiſe opinion de notre entendement, pour nous

nous imaginer assez simples que de l'écouter ! Dites-moi, comment recevriez-vous une telle proposition de la part d'un Philosophe du Japon ou de la Chine ? ne le regarderiez-vous pas comme un extravagant qu'il faudroit faire enfermer, ou bien renvoyer par compassion chez lui ? Cependant imaginez un Chinois ou un Japonois qui viendroient en Europe avec un tel dessein ; il n'est pas douteux qu'ils vous parleroient à-peu-près le même langage ; les recevriez-vous avec la même patience & la même indulgence ? ne seriez-vous pas portés à rire de leur folie ? ou, si l'indécence de leur conduite l'exigeoit, ne seriez-vous pas tentés de les châtier de leur insolence ?

pourquoi ce qui vous paroîtroit ridicule & blâmable dans les uns, vous amuſe & vous ſéduit-il dans les autres ? quel droit ont ceux-ci de s'attendre à un meilleur traitement ?

Tenons donc ferme contre ces fléaux de la Société. Ce n'eſt point une trop grande préſomption que d'être d'un avis différent de quelques prétendus eſprits-forts ; à tous leurs ſpécieux argumens oppoſons la raiſon de nos peres, & le bon ſens héréditaire chez tous les hommes, & nous n'avons rien à appréhender.

Je m'addreſſe plus particulièrement à ceux que leur ſituation dans le monde expoſe tous les jours aux incur-

incurſions de nos adverſaires, & qui ont ſans ceſſe les oreilles rebattues de leurs railleries effrontées ſur l'affaire la plus ſerieuſe & la plus importante de la vie. Il eſt bon qu'ils ſachent repouſſer en peu de mots les traits de leurs adverſaires. Je voudrois leur conſeiller premièrement de ne jamais engager ſérieuſement de diſpute avec ces têtes folles & légères, qui pour débiter leurs mauvaiſes plaiſanteries prennent toujours le tems où ils ſont ſûrs d'avoir des rieurs de leur eſpèce de leur côté. Quand vous avez lieu de croire que celui qui vous attaque, n'apporte point dans la diſpute les diſpoſitions néceſſaires pour en retirer des fruits, contentez-vous de mépriſer intérieurement.

eurement ſa conduite, & ſi vous le pouvez avec décence, faites-le lui ſentir, mais donnez-vous bien garde de répondre ſérieuſement à des bouffons qui ne cherchent qu'à vous expoſer à la riſée de leurs ſemblables par le tour de ridicule qu'ils s'étudient à donner à tout ce que vous dites dans cette occaſion. Si vous croyez que votre diſpute puiſſe ſervir à éclairer quelques eſprits bien intentionnés qui ſe trouvent préſens, engagez-vous y, à la bonne heure; & pour lors, ayez ſoin d'obliger votre adverſaire à ſe tenir rigoureuſement au point en queſtion. Ne ſouffrez jamais qu'il ſorte de ſa thèſe & qu'il vous échappe à la faveur d'un bon mot, d'une froide plaiſanterie. Partez

avec

avec lui d'un principe qu'il ne puiſſe vous nier, ramenez-le toujours à ce principe, auſſi-tôt qu'il s'en écarte, & ſoyez ſûr qu'en ſuivant cette méthode, vous le couvrirez de confuſion & dévoilerez aux yeux de tous l'abſurdité de ſes opinions ; & malheur à lui, s'il n'en eſt pas convaincu lui-même.

Pour vous donner une idée de la maniere dont vous devez repouſſer de telles incartades, il eſt bon de vous faire connoître les différentes eſpèces d'adverſaires avec qui vous pouvez avoir à faire. On peut les diviſer en trois claſſes : les *Athées* ou *Matérialiſtes* qui n'admettent qu'une ſubſtance dans l'Univers, laquelle ils appellent

appellent Dieu, dont toutes les parties du monde, les planetes, les hommes, les animaux & les plantes ſont autant de différentes modifications : les *Théiſtes*, qui admettent bien un Être ſuprême, mais qui nient qu'il ait créé le Monde, & qu'il le gouverne par ſa Providence ; qui ſoutiennent que tout meurt avec nous & par conſéquent qu'il n'y a ni peines ni récompenſes après cette vie : enfin les *Déiſtes* proprement dits, qui admettent les mêmes attributs que nous accordons à la Divinité, qui reconnoiſſent l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenſes, mais qui rejettent toute eſpèce de dogmes & de culte exterieur.

Il eſt aiſé de convaincre les premiers d'inconſéquence, d'abſurdité ou de mauvaiſe foi. Demandez-leurs s'il peut y avoir des effet ſans cauſe : je ne crois pas qu'ils oſent ſoutenir l'affirmative ; mais en ce cas, quelle ſera donc la cauſe de l'ordre admirable qui regne dans le monde ? Quelle ſera la cauſe productrice des êtres intelligens, ſi, comme ils le ſoutiennent, la matiere eſt la ſeule ſubſtance qui exiſte ? Eux qui rejettent les dogmes des Chrétiens, parce qu'ils les trouvent incompréhenſibles, comprennent-ils mieux comment la matiere, ſubtiliſée à un certain degré, produira des penſées & de la raiſon, & ſous une autre combinaiſon, ne ſera que

du

du métal ou de la pierre ? S'ils ſont de bonne foi, ne conviendront-ils pas qu'il répugne à leur entendement de croire que ce qui penſe en eux, eſt de la même ſubſtance qu'un bloc de marbre ? Et s'ils s'obſtinent à vous dire que, la multiplicité infinie des combinaiſons a pu produire le monde tel que nous le voyons, demandez-leur, en ce cas, pourquoi, depuis tant de ſiécles, le haſard n'a pas produit un autre, ou pluſieurs autres mondes ſemblables à celui-ci ? Mais ſur-tout perſiſtez à les interroger ſur la maniere dont ils entendent un ordre permanent, déduit de mouvemens fortuits. Car enfin, ou de toute éternité il y a eu une intelligence qui s'eſt manifeſtée dans l'arrange-

l'arrangement de l'Univers, & alors ils ſont obligés d'accorder une ſubſtance diſtincte de la matiere aveugle & paſſive, une premiere intelligence qui eſt Dieu ; ou bien, cet ordre que nous appercevons, a été le réſultat d'une infinité de combinaiſons des mouvemens de la matiere, & alors il aura été dans l'éternité un tems antécédent & préparatoire à ce réſultat, où il ne ſe trouvoit point cet ordre & cette intelligence que nous voyons regner à préſent dans le monde ; en ce cas, il faudroit qu'ils euſſent été produits ſans aucune cauſe ſuffiſante, ce qu'on ne peut avancer ſans aller contre l'axiome reçu.* Si, preſſé par

* La nature, diſent quelques uns, n'eſt qu'une chaine immenſe de cauſes & d'effets qui

par ce raiſonnement, un Athée, un Matérialiſte ſoutient encore que la ſubſtance univerſelle, ou la matiere, eſt en même tems la cauſe & l'effet, ne vous amuſez point à lui répondre, il eſt évidemment de mauvaiſe foi, ou bien il a perdu l'eſprit, & vous ſeriez plus fou que lui de lui tenir tête d'avantage.

Voulez-vous vous défendre contre les attaques des Théiſtes, de ceux qui admettent un Être ſupreme,

qui decoulent ſans ceſſe les uns des autres; les mouvemens des êtres particuliers dependant du mouvement general, qui lui même eſt entretenu par le mouvement des êtres particuliers! *Voila donc un effet qui produit ſa propre cauſe?* Cela eſt auſſi merveilleux que ſi un fils avoit engendré ſon pere. PINTO.

mais

mais qui ne veulent pas qu'il ait créé le monde, encor moins que ſa providence le gouverne ; qui ſoutiennent que tout meurt en nous ; & que par conſéquent il n'y a ni récompenſes ni peines après cette vie? Priez-les de vous dire ce qu'ils entendent par un Être ſupréme : s'ils n'ont pas perdu la raiſon, ils ſeront forcés de vous répondre qu'ils entendent par cette expreſſion, un Être doué de toutes les perfections dont nous pouvons avoir l'idée ; un Être eternel, immenſe, indépendant, tout-puiſſant, infiniment ſage, infiniment bon, enfin poſſédant toutes les qualités imaginables, à un degré de perfection que nous ne pouvons même concevoir. S'ils lui refuſoient une

une de ces qualités, ils ſe contrediroient eux-mêmes, en ce que celui qu'ils appellent l'Être ſuprême, ne le ſeroit certainement point, s'il lui manquoit quelque perfection. Mais ſi, ſuivant eux, cet Être ſuprême n'avoit pas créé le monde, il faudroit donc que la matiere ſe fût créée elle-même, ce qui eſt une abſurdité; ou qu'elle eût exiſté de tout tems,* en

* Ceux qui fondent l'extrême antiquité du monde ſur la pretendue chronologie des Chinois, & leurs obſervations aſtronomiques, ſont refutés par l'examen que M. *Caſſini* a fait de leurs obſervations, dans leſquelles il a decouvert des erreurs de 500 ans dans leurs époques. Voyez Mem. de l'Acad. des Sciences de Paris, au tome huitiême, p. 557. penultiême ligne, & la page 555. lign. 6, &c. où il fait voir par

en ce cas elle ſeroit éternelle & par conſéquent indépendante, & il y auroit alors deux Êtres eternels & indépendans, ce qui répugne ; car ſi la matiere étoit indépendante de l'Être ſuprême, il ne ſeroit plus tout-puiſſant, ce qui eſt contre la définition accordée. Outre cela, ſi la matiere étoit éternelle, elle exiſteroit neceſſairement ; ſi elle étoit neceſſaire, il n'y auroit point de raiſon pour qu'elle dût exiſter dans un lieu plutôt que dans un autre :

par l'accord des tables Chinoiſes avec celles de *Tycho Brahé* que celles là ne ſont que des tables calculées par les Jeſuites, qui depuis 150 ans ſont allés à la Chine, & appliquées maladroitement à la chronologie Chinoiſe. Voyez auſſi l'Aſtronomie de *Ferguſon*.

elle

elle exiſteroit donc néceſſairement partout, elle ſeroit néceſſairement infinie, & il y auroit alors deux infinis, ce qui eſt encor une autre abſurdité, une contradiction dans les idées & dans les termes. S'il réſulte donc tant d'inconſéquences & d'abſurdités de l'hypothèſe de la matiere incréée, il s'enſuit qu'elle eſt fauſſe, & que l'Être ſuprême doit avoir crée le monde que nous voyons. Dieu, ou l'Être ſuprême, ayant daigné créer le monde, non-ſeulement il n'eſt pas indigne de lui, mais il eſt néceſſaire de penſer qu'il le gouverne; l'un eſt l'effet de ſa bonté, & l'autre de ſa ſageſſe infinie. Il connoît parfaitement ce monde qu'il a fait, & ce ſeroit blaſphêmer

que

que de dire qu'il lui en couteroit à le conſerver & à le gouverner. L'inertie de la matiere nous fait voir que le mouvement & ſes loix viennent de Dieu. Un corps n'ayant point en ſoi le mouvement, ni par conſéquent la direction & le degré d'activité, qui peuvent lui être imprimés, ne pourroit par lui-même ſe conſerver dans tous les états différens de direction & de vélocité, puiſqu'il eſt inactif dans ſon état naturel; encore moins pourroit-il tranſmettre ces qualités à d'autres corps, en leur communiquant l'efficace du mouvement. Les plus grands Philoſophes de tous les ſiécles ont reconnu que le mouvement ne pourroit ſubſiſter dans un corps, ou être tranſmis d'un corps à un autre, s'il ne venoit d'une

ſubſtance ſpirituelle, pleine d'énergie, de vigueur & de vie.* Ainſi

* Il n'y a pas de mouvement ſans direction, car le mouvement ſans direction ſeroit un mouvement de tous les côtés à la fois, c'eſt à dire ſeroit le repos, ce qui eſt abſurde. La direction eſt une determination vers un côté plutôt que vers tout autre, cette determination ne peut être que l'effet d'un choix; le choix ne peut être que l'effet d'une intelligence. Si j'accorde pour un moment que le mouvement eſt eſſentiel à la matiere, j'en conclus que s'il eſt eſſéntiel il l'eſt de tous les côtés à la fois; c'eſt à dire que le corps, dont l'eſſence eſt d'être en mouvement doit reſter en repos, ce qui eſt abſurde. Enfin le mouvement ſans direction eſt une contradiction, la direction n'eſt, et ne peut être que l'effet d'un choix, il ne peut y avoir de choix ſans intelligence, donc l'exiſtence du mouvement prouve l'exiſtence d'une Intelligence. *Pinto*, Précis contre les Materialiſtes, à la Haye, chez Goſſe, 1774, 8vo.

donc,

donc, Dieu produit tout, meut tout, il a établi les loix de la nature, il connoît & gouverne tout ce qu'il a produit dans l'Univers ; il conſerve tout par un concours continuel, & dirige toutes choſes par l'efficace de ſa volonté & par la pleine connoiſſance de ſon intelligence infinie. Nous devons penſer que la même choſe arrive à l'égard des actions & des mouvemens des ſubſtances au-deſſus de la matiere ; le Créateur ayant imprimé dans les Êtres qui lui reſſemblent d'avantage, un inſtinct qui les porte à chercher ce qui peut les rendre heureux, & à ſe mouvoir vers l'objet de leur bonheur, toujours reſtant dans un état de dépendance à l'égard de leur auteur.

Tout ce que l'on avance pour prouver l'ordre que Dieu a mis & conſerve dans le corps, convient auſſi à celui qu'il a établi parmi les êtres intelligens; & le Créateur n'aura pas moins de ſoin du monde intellectuel, qu'il en a du monde matériel & ſenſible. Quant à ce que les Déiſtes de cette claſſe diſent: que notre ame eſt mortelle & qu'il n'y a point d'autre vie après celle-ci; pour peu qu'ils veuillent bien rentrer en eux-mêmes, vous les ferez revenir aiſément de leur aveuglement. Demandez au plus obſtiné d'entre eux, s'il peut imaginer que ſa penſée ſoit étendue. Il n'oſera vous dire qu'oui; il ſeroit le premier à ſe mocquer de vous, ſi vous lui parliez de la moitié,

du quart d'une penſée ; de la droite, ou de la gauche de ſa penſée : or ſi l'on ne peut pas dire de la penſée, ou de la faculté penſante (car ce ſont des expreſſions ſynonimes) qu'elle ſoit diviſible, ou qu'elle ait ſa droite & ſa gauche, ce ſera donc une ſubſtance ſimple, indiviſible, incorruptible, qui ne pourra point ſe diſſiper, puiſqu'elle n'aura pas des parties, & qui par conſéquent ne pourra être détruite que par un acte exprès de celui qui l'a créée. Mais voyons s'il convient à l'idée que nous avons de la bonté, de la juſtice de Dieu, de penſer qu'il veuille anéantir une ſubſtance intelligente & morale, telle qu'eſt l'ame de l'homme, & ſi au contraire il ne répugne pas à ces

attributs qu'il le fît. S'il en étoit ainſi, l'homme vertueux auroit donc gémi dans l'affliction, & le méchant ſe ſeroit vu comblé de richeſſe & de gloire ſans que nous pûſſions concilier une irrégularité auſſi étonnante avec l'idée que nous avons des attributs de la Divinité ? Mais s'il eſt une vie à venir, la vertu trouve ſa récompenſe, & le crime ſa punition ; Dieu ſe montre tel qu'il doit être, & nous comprenons enfin que les deſtinées des hommes en ce monde ne ſont qu'un état d'épreuve établi par ſa ſageſſe, pour punir ou récompenſer chacun ſelon ſes vertus ou ſes crimes.

Il me reſte à vous fournir des armes contre la troiſiéme claſſe de ces incrédules qui ne veulent rien admettre au-delà d'une Religion naturelle; qui croient en un Dieu rémunérateur & vengeur, mais qui ne veulent point adopter les raiſons de ceux qui croient une Religion révélée. Voulez-vous juſtifier votre croyance, & leur faire voir que c'eſt la force de la raiſon, & non celle de l'éducation, qui vous décide pour la Religion Chrétienne? Faites attention qu'ils admettent déja la néceſſité d'une Religion naturelle. Ils ne peuvent donc diſconvenir que l'homme n'ait beſoin d'une lumière divine qui le guide dans la carrière de ſes devoirs à l'égard de ſon

Créateur & de ſes ſemblables. Livrés à nous-mêmes, pourrions-nous jamais parvenir à rendre à Dieu un culte qui fût digne lui, & par lequel on rendît à lui ſeul ce qui n'eſt du qu'à lui ſeul ? Une révélation qui nous inſtruit ſur ce grand objet, eſt tellement néceſſaire à l'homme, qu'il répugne à l'idée de la bonté & de la ſageſſe de Dieu, de ſuppoſer qu'il la lui ait refuſée. Parmi toutes les révélations qui nous ſont propoſées, il ne s'agit donc que de chercher celle qui porte l'empreinte de la Divinité, & de l'adopter enſuite comme la loi par laquelle Dieu a bien voulu ſe manifeſter à nous, nous apprendre ce qu'il eſt, & ce que nous lui devons. Celle qui enſeignera

enſeignera la morale le plus pure, offrira déjà un caractère ſuffiſant pour la faire reſpecter ; l'ancienneté ſera un autre préjugé en ſa faveur. Or la Religion Chrétienne a ces deux avantages. Il n'y a jamais eu de dogmes auſſi divins ni de morale auſſi pure que celle qu'elle enſeigne ; elle eſt la plus ancienne, étant fondée ſur celle des Hébreux, dont les livres ſont ſans contredit les plus anciens qui exiſtent. Quant aux preuves de l'autorité des livres dans leſquels la Religion Chrétienne eſt enſeignée, elles ſont fondées ſur les témoignages de ceux qui les ont écrits, contemporains des faits qu'ils racontent, vivans avec leur chef, & témoins oculaires de tout ce qu'ils

diſent de lui. Ils ne pouvoient pas ſe tromper ſur ce qu'ils voyoient & entendoient eux-mêmes ; il leur eût été même impoſſible de tromper les autres, s'ils euſſent voulu le faire. Comment, en effet, auroient-ils pu concevoir un deſſein auſſi extravagant ? eux qui étoient des gens ſimples, groſſiers, ſans art, ſans les moyens néceſſaires pour ſéduire. On ne peut pas dire que ce fuſſent des fourbes qui ont imaginé l'hiſtoire qu'ils nous ont tranſmiſe ; car, en ce cas, ils l'auroient ſûrement mieux compoſée, & n'y auroient point laiſſé de ces contradictions apparentes qui prouvent qu'ils ne s'entendoient point pour tromper le Genre-Humain. De plus, ſi ce qu'ils avançoient

eût

eût été faux, ils ſe ſeroient bien gardés de le publier dans le même pays où il y avoit aſſez de gens en état de les démentir. Ils paroiſſent encore avoir eu ſi peu le deſſein d'en impoſer, que loin de cacher, comme ils le pouvoient faire, pluſieurs particularités qui ſont à leur honte, ils dévoilent ſouvent leurs propres fautes, la baſſeſſe de leur naiſſance, leurs foibleſſes, leurs querelles, &c. D'ailleurs la doctrine qu'ils prêchoient, défendant le menſonge, ils ſe ſeroient condamnés eux-mêmes, s'ils euſſent été des impoſteurs. De plus, inſiſtant, comme ils le faiſoient ſans ceſſe, ſur la pratique de toutes les vertus, & annonçant par tout l'horreur & la condamnation du vice,

leur Religion étoit digne du Dieu qu'ils prêchoient, & ne pouvoit avoir ſa ſource dans des cœurs corrumpus. Et que leur ſeroit-il revenu d'une telle impoſture? Il ſouffroient la pauvreté, la faim, les ſupplices, la mort même, ſans que la malignité la plus active pût leur ſoupçonner d'autre intérêt que celui de la vérité. Croira-t-on qu'ils aient pû aimer ce que tout le monde abhorre? Croira-t-on que Dieu qui eſt la bonté même, ait pû ſouffrir que les hommes aient été abuſés par des témoignages ſurnaturels & irréſiſtibles, d'autant plus convainquains qu'ils appuyoient une doctrine digne de lui, & par là fourniroient aux Chrétiens une excuſe

cuſe de leur erreur, ſi la Religion qu'ils auroient adoptée, en étoit une? Comment! des impoſteurs ſe font-ils égorger pour prêcher une Religion qui condamne l'impoſture? Conſiderez encore qu'à proportion de l'incrédibilité des faits avancés, ils ſont appuyés d'un plus grand nombre de témoins. Mais, dira-t-on, ces témoins étoient chrétiens; & c'eſt préciſément ce qui rend leur témoignage d'un plus grand poids, car s'ils n'euſſent point été chrétiens, nous n'euſſions pas fait le même cas de leurs dépoſitions en faveur de la vérité, ne voyant pas qu'ils en euſſent été convaincus eux-mêmes. En effet, ſi S. Paul & S. Luc fuſſent reſtés, l'un dans le Judaïſme, & l'autre dans

dans le Paganiſme, tout ce qu'ils auroient pu dire à l'avantage & à la gloire de la Religion Chrétienne ne nous auroit point ébranlés. Que Denis l'Aréopagite, Clément d'Alexandrie & mille autres Philoſophes contemporains aient cru & enſuite défendu leur croyance, cela eſt conſéquent ; mais ne nous paroîtroit-il pas abſurde que Suétone & Tacite euſſent parlé avec éloge d'une ſecte qu'ils n'ont point adoptée ? Cependant, n'eſt-il pas vrai que ceux qui ne ſaiſiſſent pas aſſez la force de ce raiſonnement, ſeroient plus frappés d'un paſſage de Tacite en faveur de la Religion Chrétienne, qu'ils ne le ſont de tant de volumes publiés par des écrivains autrefois payens,

comme

comme Tacite & Suétone, mais qui s'étant rendus à la vérité, nous ont donné la plus forte preuve de leur conviction ? conſidération qui échappe ſans ceſſe au foible jugement de ces meſſieurs.

Je ſais toutes les objections que l'on peut faire contre quelques dogmes particuliers de la Religion Chrétienne, mais les principes que je viens d'établir, étant une fois admis, elles ſont des plus aiſées à réfuter. Le peu que je viens de vous ſuggérer pour répondre à ces trois principales claſſes de nos adverſaires, peut ſuffire pour vous faire voir la futilité des argumens qu'ils emploient pour nous combattre, &

la facilité avec laquelle vous pouvez les réduire à ſe taire. Ne vous laiſſez donc point éblouir par leur réputation, leur eſprit, leurs railleries indécentes ; bravez les traits du ridicule qui commencent à s'émouſſer, & ne craignez point de les rencontrer, armés du bouclier impénétrable de la raiſon. Sans doute que l'entrepriſe que j'ai faite ici de vous offrir des moyens de vous défendre, eût exigé une meilleure plume, mais mon zèle pour le bien de la Société m'a porté à l'avertir du danger qu'elle court, ſi ces deſtructeurs de la Religion Chrétienne vont ſans ceſſe gagnant du terrein. Uniſſons-nous donc, pour faire face à l'ennemi commun, avec le même zèle du moins

moins & avec la même ardeur avec leſquels il nous veut ravir ce que nous avons de plus précieux. Quoi! une race malfaiſante viendra nous enlever le moyen le plus efficace pour conſoler l'homme dans ſes diſgraces, pour ſoutenir par l'eſperance le ſage opprimé, & contenir le méchant par la crainte; ces hommes dangereux chercheront à nous priver d'un bien ſi utile, ſans nous offrir un équivalent; ils pourſuivront ce coupable deſſein avec une opiniâtreté ſans égale, & nous, qui avons un intérêt ſi grand à les en empêcher, nous ne nous y oppoſerons pas, au moins avec la même vigueur? Nous les laiſſerons par tout maîtres du champ de bataille? Nous verrons

que

que l'époque de la ruine, qui menace nous & nos enfans, doit commencer dès l'inſtant où la Société admettra leur exécrable doctrine, & nous la contemplerons d'un œil tranquille ſe communiquer comme une peſte deſtructive, d'eſprit en eſprit, de familles en familles? En vérité, Citoyens, je ſuis honteux pour vous de la ſecurité que vous faites paroître à cet égard; vous avalez avec avidité le poiſon que l'on vous préſente. Vous prêtez l'oreille à un auteur qui vous amuſe, & que vous aimez parce qu'il flatte vos paſſions; faute de curioſité ou d'occaſions d'examiner les raiſons qu'on lui oppoſe, vous ajoûtez foi à ſes faux raiſonnemens, ſeulement parce qu'il vous

vous eſt plus commode & plus agréable de les admettre ; & parce que tel écrivain montrera beaucoup d'eſprit, vous étes portés à penſer qu'il a raiſon. Mais qu'il emploie tout ſon eſprit & toute ſon induſtrie à perſuader aux hommes ſans mœurs, qu'ils doivent renoncer à la Religion de leurs peres, ſi je réuſſis ſeulement à mettre devant les yeux des hommes ſages le petit nombre de raiſons que je viens de détailer, je défie tous ſes efforts et ſes répétitions continuelles, de produire l'effet malheureux qu'il en attend.

Je vous prie donc, vous, qui liſez ceci, de réfléchir ſerieuſement ſur ce que je viens de vous dire ; ſi vous

êtes

êtes jaloux de votre propre bonheur & de celui de vos enfans, gardez-vous bien de donner la moindre entrée dans vos cœurs aux maximes de vos ennemis, pas même à un de leurs argumens. Quand un ſeul voleur parvient une fois à forcer la porte, c'eſt en vain qu'on prétend défendre l'entrée à la troupe qui le ſuit.

Enfin chaque individu faiſant partie du public, l'intérêt public devient en un certain degré celui de tout particulier : je n'ai donc pas pu voir ſe répandre parmi nous un feu dévorant, deſtructeur de la Société, ſans vous mettre en garde contre ces dangereux incendiaires, dont j'admire

mire d'autant plus l'ardeur infatigable, qu'ils ne paroiſſent pas avoir grand intérêt à voir réuſſir leurs deſſeins ; & que nouveaux Eroſtrates ils ſemblent ne vouloir exciter un ſi grand embrâſement, qu'afin de jouir du plaiſir funeſte d'acquérir un peu de célébrité.

FIN.

ERRATA.

P. 10. l. 3. *au lieu* d'Orgeuil, *liſez* Orgueil.
P. 31. l. 2. —— magré, —— malgré.
P. 41. l. 4. —— Effet, —— Effets.

CMC
MVSEVM
BRITANNICVM

Ex dono Authoris
Ludovici Dutens